

Catherine Bernis

Miguel del Brai

L'ILE DE L'ESPOIR

Hommage à nos amis cubains



LA ISLA DE LA ESPERANZA

Homenaje a nuestros amigos cubanos



En honneur et à la mémoire de Oswaldo José Payá Sardinás
Prix Sacharow du Parlement Européen 2002,
décédé suite à un accident de voiture en Juillet 2012.

Por el honor y la memoria de Oswaldo José Payá Sardinás
Premio Sacharow del Parlamento Europeo 2002,
fallecido en un accidente de tráfico en Julio de 2012.



INTRODUCTION

Ce livre se veut un hommage
aux ami(e)s rencontré(e)s à Cuba.

INTRODUCCION

Este libro tiene la pretención de ser un homenaje
a lo(a)s amigo(a)s encontrado(a)s en Cuba .

Hommage aux défenseurs des droits de l'homme et aux artistes, hommage à leur courage, leur résistance face à un régime totalitaire qui les faisait souffrir d'une manière plus ou moins directe.

Hommage que deux amis de longue date, une peintre française, Catherine Bernis, et un diplomate en poste à La Havane, Miguel del Brai, voudraient rendre à la chaleur humaine, à l'amitié inconditionnelle qu'ils ont éprouvées au cours des rencontres avec des défenseurs des droits de l'homme et des artistes si touchants vu la misère dans laquelle ils étaient condamnés à vivre.

Avec ce livre, Catherine et moi, voulons remercier tous ceux que nous avons rencontrés et témoigner de la profonde impression qu'ils ont laissée dans nos sentiments, dans nos pensées.

Les tableaux de Catherine que montre ce livre ont été peints pendant les années qui ont suivi son retour de Cuba. Ils n'ont rien à voir avec ceux qu'elle peignait auparavant. Les visages qui apparurent soudainement sur ses toiles furent-ils l'expression de l'indicible, de l'inaudible, de la face cachée de tant de choses ?

Pour Miguel, ces rencontres et situations vécues à Cuba ont profondément marqué sa perception des droits de l'homme et de la vie dans un état autoritaire.

Quand on traite des droits de l'homme, quand on témoigne des violations des droits c'est d'habitude à travers la parole. L'expérience partagée lors de l'une ou l'autre rencontre nous a inspirés à juxtaposer paroles et images dans un mouvement de communication synergique.

Homenaje a los defensores de derechos humanos y a los artistas, homenaje a su valentía, a su resistencia ante un régimen totalitario, que les hacía sufrir de una manera más o menos directa.

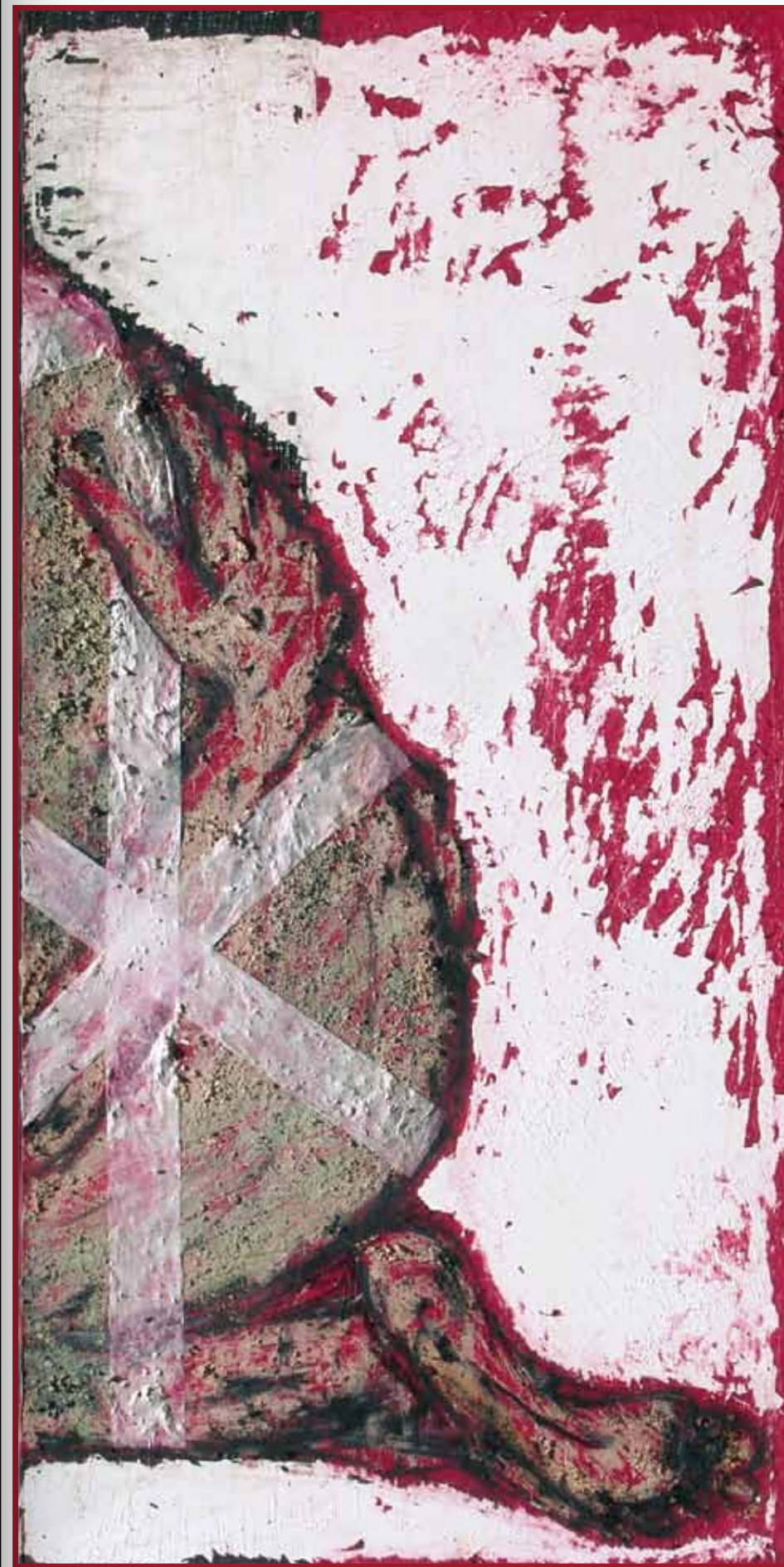
Homenaje que dos amigos de largo tiempo, una pintora francesa, Catherine Bernis, y un diplomático, que trabajó a La Habana, Miguel del Brai, desearían devolver al calor humano y a la amistad incondicional que experimentaron durante sus encuentros con estos defensores de derechos humanos y estos artistas muy conmovedores ante la miseria en la que estaban condenados a vivir.

Con este libro, Catherine y yo queremos agradecer a todas aquellas personas con las que nos encontramos y testimoniar de la profunda impresión que causaron en nuestros sentimientos, en nuestros pensamientos.

Los cuadros de Catherine que muestra este libro fueron pintados en los años siguientes a su regreso de Cuba. No tenían nada que ver con aquellos que ella había pintado anteriormente. ¿Las caras que aparecieron repentinamente en sus lienzos no serían la expresión de lo indicible, de lo inaudible, de la cara oculta de tantas cosas?

Para Miguel, el recuerdo imborrable de los encuentros y situaciones vividos en Cuba formaron su percepción de los derechos humanos et de la vida en un estado autoritario. Es habitualmente mediante la palabra que se tratan los derechos humanos y se testimonia la violación de derechos. La experiencia compartida en uno u otro encuentro nos inspiró a juxtaponer palabras e imágenes en un movimiento de comunicación sinérgica.





La parole appelle, situe, détermine. L'image, elle, apostrophe d'une manière très subtile en activant chez celui qu'elle interpelle la chimie de ses propres expériences et sentiments. L'image nous laisse la liberté d'association. Nous avons voulu juxtaposer paroles et images sur un pied d'égalité, les images n'ayant pas vocation d'illustrer les paroles et les paroles ne se proposant pas de commenter les images. De cette manière, nous avons voulu répondre aux images emmagasinées et aux paroles entendues à Cuba et vous inviter à y associer vos propres pensées et sentiments autour du sujet des droits de l'homme.

La palabra llama, sitúa, determina. Por su parte, la imagen interpela de manera muy sutil al activar en la persona afectada la química de sus propias experiencias y sentimientos. La imagen nos deja la libertad de asociar. Hemos querido yuxtaponer palabras e imágenes en un mismo pie de igualdad ya que las imágenes no tienen vocación para ilustrar las palabras, ni las palabras se proponen para comentar las imágenes. De este modo, hemos querido responder a las imágenes almacenadas y a las palabras entendidas en Cuba e invitarles a asociar sus propios pensamientos y sentimientos en torno al tema de los derechos humanos.



SOLA GRACIA:
"LA DOCTORA"



Una vivienda social de los barrios populares de la capital cubana. Entrada y pasillos oscuros que contrastan brutalmente con la luminosidad de Cuba. Uno entra e inmediatamente se siente acechado. El alma, percibiendo la imposibilidad de ampliarse, se contrae como un caracol. Me encuentro proyectado en la esencia misma de este régimen totalitario: Almacenar, administrar y controlar la masa humana.

Subo a pesar de mi malestar. Tercer piso, una puerta, toco. La puerta se abre prudentemente. Me encuentro ante una señora de sesenta años en bata. Le digo que vengo de una embajada europea. Pregunto y ella me lo confirma con una sonrisa: me encuentro ante « la doctora », la famosa neurocirujana de Cuba. Me hace entrar en un cuarto que sirve de salón, de cocina y de dormitorio. No hay ventana. Una bombilla al techo. En el único sillón, una mujer muy vieja, aparentemente muy debilitada.

En torno a un nescafé, de manera perfectamente natural, una conversación se instala tranquilamente. Ella me explica que ha sido completamente aislada por las autoridades, que se pasa su jornada atendiendo a la anciana que es su madre. Me conmueven la simplicidad y el calor de sus palabras, la ausencia total de amargura o de resentimiento hacia aquellos

Un HLM des quartiers populaires de la capitale cubaine. Entrée et couloirs sombres qui contrastent brutalement avec la luminosité de Cuba. On entre et immédiatement on se sent guetté. L'âme, sentant l'impossibilité de s'épanouir, se contracte comme un escargot. Je me trouve projeté dans l'essence même de ce régime totalitaire: Emma-gasiner, administrer et contrôler la masse humaine.

Je monte quand même. Troisième étage, une porte, je frappe. La porte s'ouvre prudemment. Je me trouve en face d'une dame de soixante ans en robe de chambre. Je lui dis que je viens d'une ambassade européenne. Je demande et elle me le confirme avec un sourire : je me trouve en face de « la doctora », la fameuse neurochirurgienne de Cuba. Elle me fait entrer dans une pièce qui sert de salon, de cuisine et de chambre à coucher. Pas de fenêtre. Une ampoule au plafond. Dans le seul fauteuil, une très vieille femme, apparemment très affaiblie.

Autour d'un nescafé, une conversation prend tranquillement place, tout naturellement. Elle m'explique que les autorités l'ont complètement isolée, qu'elle passe sa journée seule à soigner la vieille dame qui est sa maman. Je suis touché par la simplicité et la chaleur de ses paroles, par l'absence totale d'amertume ou de ressentiment envers ceux qui ont ruiné sa vie professionnelle

de fondatrice et directrice d'une clinique de neurochirurgie qui, apparemment, reste sa grande passion.

Elle a, en effet, fondé cette clinique et très vite acquis une réputation qui rayonnait au-delà de Cuba. Fidel Castro lui a souvent rendu visite, s'intéresse à ses progrès. Il la nomme membre de l'assemblée nationale. En tant que telle, elle est une privilégiée et a droit à une voiture. Mais d'un jour à l'autre la situation se dégrade.

Le gouvernement s'est rendu compte qu'elle pourrait faire rentrer des devises, essentielles pour la survie du régime communiste isolé par les Etats-Unis. Le ministre de la santé commence à lui envoyer des étrangers qui payent en dollars. D'abord quelques-uns, puis de plus en plus. Se trouvant devant une situation qui l'oblige à refuser le traitement à ses compatriotes au profit des étrangers, elle s'adresse scandalisée au « Commandante ». Il le prend mal. Du jour au lendemain, Fidel Castro ne vient plus lui rendre visite, refuse de la recevoir. Pire, il envoie ses collaborateurs qui la menacent : Soit elle accepte de soigner les étrangers, soit elle perd son poste de directrice.

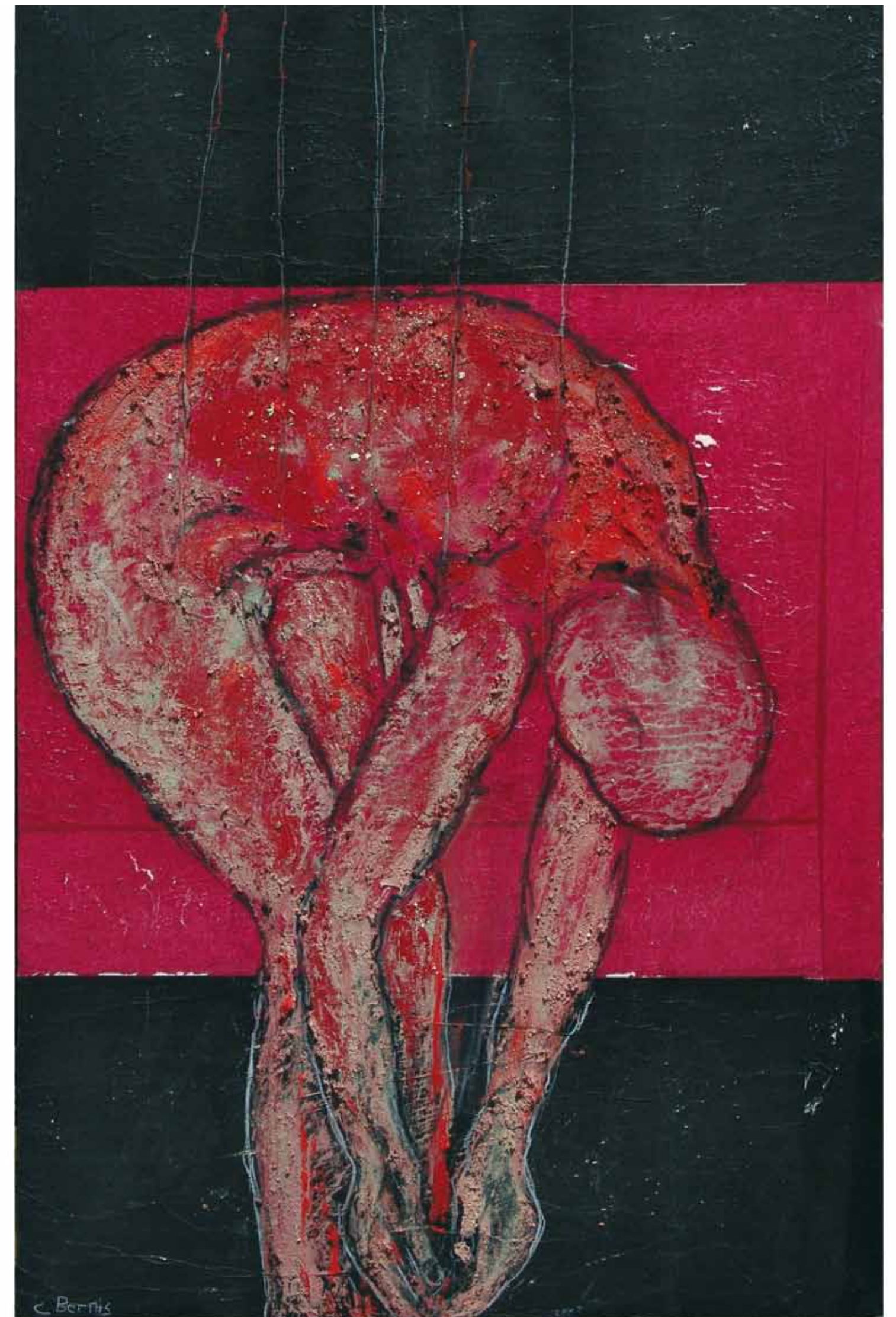
Prise au piège, elle prend une décision téméraire: elle profite d'un voyage à l'étranger de son fils, lui aussi médecin, et de sa belle fille d'origine argentine, pour faire table rase : elle quitte la clinique, démissionne comme députée, rend les décorations que le gouvernement lui avait octroyées. Du jamais vu dans le Cuba de Fidel Castro. Fidel reste fidèle à son principe : « Tous avec moi, rien contre moi ». Elle subit la « furor castrensis ». Elle est dénoncée comme traître, répudiée publiquement, harcelée, isolée complètement, isolée de son fils et de sa famille qui ont trouvé refuge à Buenos Aires. Quand sa maman se trouve immobilisée par une apoplexie elle demande le transfert de celle-ci chez son

que han arruinado su vida profesional de fundadora y directora de una clínica de neurocirugía que, aparentemente, sigue siendo su gran pasión.

Ella fundó, en efecto, esta clínica que, rápidamente, adquirió una reputación que irradió más allá de Cuba. Fidel Castro la ha visitado a menudo, se interesa por sus avances. La nombra miembro de la asamblea nacional. Como tal, ella es una privilegiada y tiene derecho a un coche. Pero de un día para otro, la situación se degrada.

El gobierno se ha dado cuenta de que ella podría permitirle la entrada de divisas, esenciales para la supervivencia del régimen comunista aislado por Estados Unidos. El ministerio de sanidad empieza a enviarle extranjeros que pagan en dólares. Al comienzo vienen unos cuantos, pero luego aparecen cada vez más. Ante esta situación que ya no le permite atender a sus compatriotas en provecho de los extranjeros, ella se dirige escandalizada al « Comandante ». Este lo toma mal. De la noche a la mañana, Fidel Castro deja de visitarla, se niega a recibirla. Peor todavía, envía a sus colaboradores a amenazarla: o acepta seguir atendiendo a los extranjeros, o pierde su puesto de directora.

Atrapada, ella toma una decisión temeraria: aprovecha del viaje al exterior de su hijo, también médico, y de su nuera de origen argentino, para hacer tabla rasa: ella se va de la clínica, dimite como diputada, devuelve las decoraciones que el gobierno le otorgó. Se trata de una situación nunca vista en la Cuba de Fidel Castro. Fidel permanece fiel a su principio: « Todos conmigo, nada contra mí ». Ella sufre el « furor castrensis ». Está denunciada como traidora, repudiada públicamente, acosada, completamente



fil en Argentine. Sa demande est refusée. Elle reste seule avec sa maman dans cet appartement misérable, jour après jour, année après année.

Face à cette situation désespérée je ne peux qu'admirer sa fermeté d'esprit, sa gentillesse touchante et moi-même ressentir une impuissance oppressante de ne guère pouvoir l'aider.

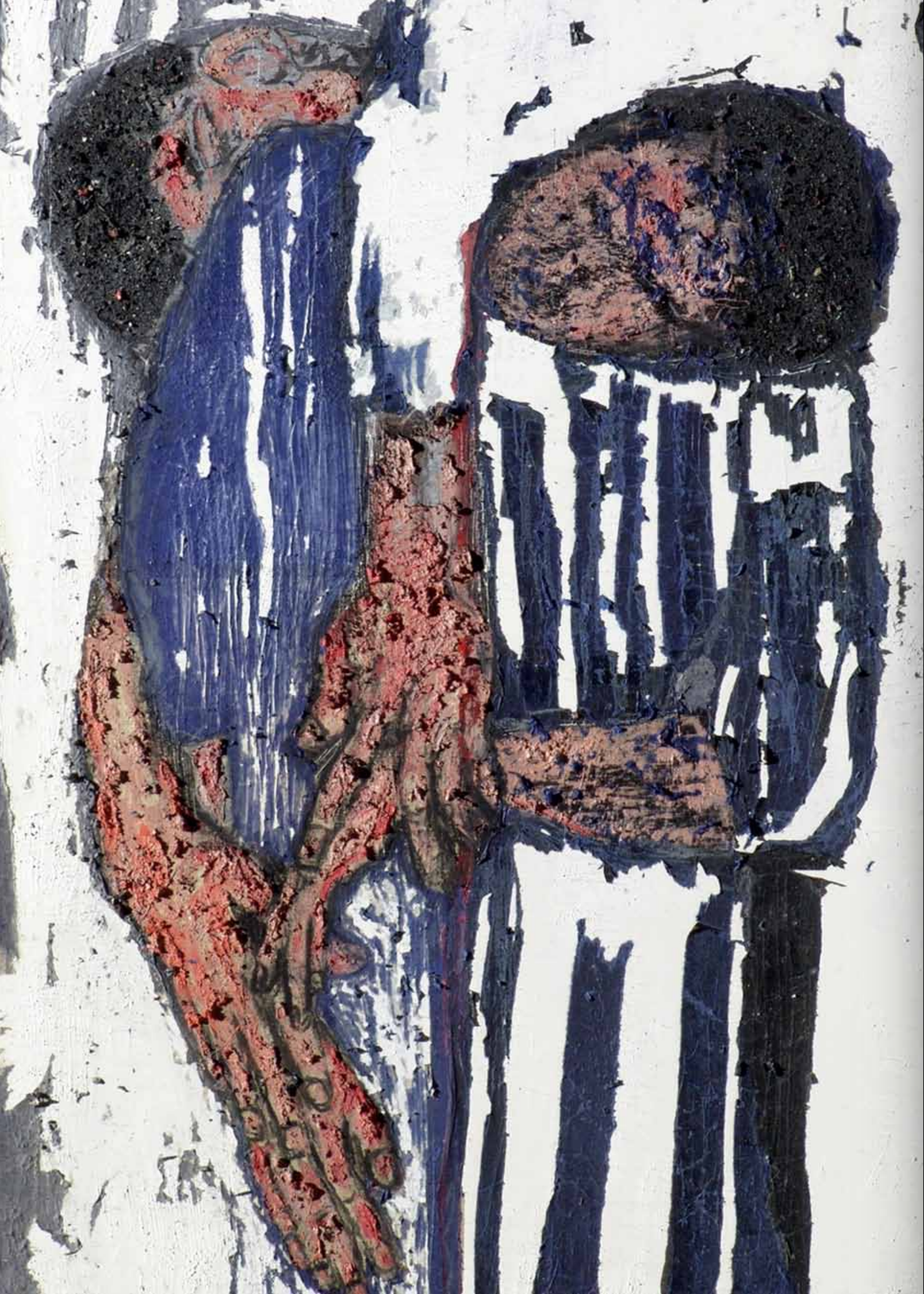
aislada, aislada de su hijo y de su familia, ahora refugiados en Buenos Aires. Cuando su madre sufre un ataque de apoplejía, ella solicita su evacuación a casa de su hijo en Argentina. Se le deniega la solicitud. Ella se queda entonces sola con su madre en este apartamento miserable, día tras día, año tras año.

Ante esta desesperada situación, no puedo sino admirar su firmeza de espíritu, su conmovedora amabilidad y el sentimiento personal de opresora impotencia de no poder ayudarla.

Epílogo: Tres años después, lejos de La Habana, me entero de que « la doctora » y su madre han podido reunirse por fin con su hijo y su nieto en Argentina. Y pensé: después de todo, a pesar de toda la buena fe y de todos los esfuerzos desplegados, ¿no sería solo la gracia la que... « sola gracia » ?

Epilogue : Trois ans plus tard, loin de La Havane, j'apprends que « la doctora » et sa mère ont finalement pu rejoindre leur fils et leur petit-fils en Argentine. Et je pensai : en fin de compte, malgré toute la bonne volonté et tous les efforts employés, n'est-ce pas seule la grâce qui... « sola gracia » ?



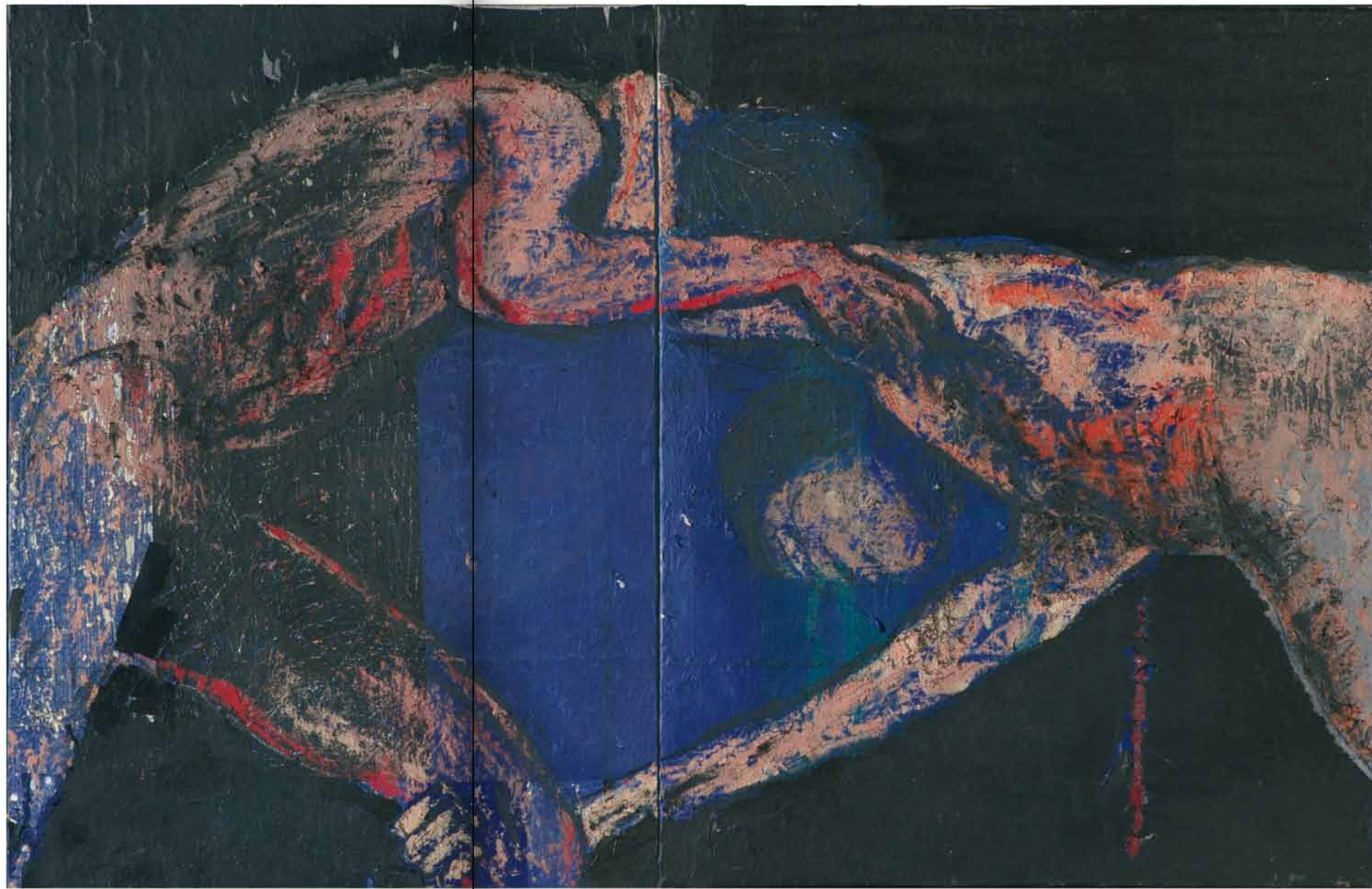


DIEU ET MON DROIT:
LE PHARE DE CUBA

DIOS Y MI DERECHO:
EL FARO DE CUBA

C'est tout d'abord l'histoire d'un vieil évêque dans la province occidentale de l'île de Cuba. Terre où on cultive le tabac pour les fameux cigares, les « Havanes ». On m'avait raconté que cet évêque, bienfaiteur des pauvres et des marginalisés, avait ouvert son diocèse à un groupe de laïcs qui aspiraient à vivre au quotidien leur citoyenneté chrétienne par des activités d'entraide, de formation civique et des discussions libres dans une ambiance de tolérance et de confiance. Toutes ces choses qui à nous oc-

Se trata ante todo de la historia de un viejo obispo en la provincia occidental de la isla de Cuba. Tierra en la que se cultiva el tabaco para los famosos cigarros, los « Habanos ». Me contaron que este obispo, bienhechor de los pobres y los marginados, había abierto su diócesis a un grupo de laicos que aspiraban a vivir a diario su ciudadanía cristiana con actividades de entreatyuda, de formación cívica y de discusiones libres en un ambiente de tolerancia y de confianza. Todas estas cosas que nos parecen garantizadas y evidentes a los occidentales eran imposibles fuera del palacio episcopal, impensables en la realidad cotidiana del régimen de intolerancia y de desconfianza instalado por Fidel Castro. De este





trabajo nace un periódico mensual: « Vitral », bajo la valiente protección de Su Eminencia. Este insólito reto al monopolio absoluto de la información y de la actividad social del partido comunista de Cuba vale al obispo la más viva reprobación de las autoridades y una montaña de dificultades. Pero este hijo de pobres campesinos, humilde, paciente, pero astuto en sus momentos, permanece imperturbable en su protección a estos laicos. Cuando llegué a Cuba, Vitral, por su muy alto nivel intelectual y la valentía de su redacción, era considerado como el faro del pensamiento cristiano y cívico de Cuba. Mis encuentros con estos « verdaderos » cristianos, los amigos de Vitral y el obispo de Pinar del Rio, nuestros intercambios, su hospitalidad simple, una fiesta de Navidad pasada en su casa, cuentan entre mis más hermosos momentos de mi estancia en Cuba.

Pero, hacia el final de mi estancia, a los amigos de Vitral les costaba ocultar una preocupación. ¿Qué sería de ellos cuando de manera inminente se marchara el obispo que, con sus 75 años, había alcanzado la edad de la jubilación?

Ocurre entonces lo que tanto temían los amigos. Es el comienzo « de la pasión de Vitral ».

Para el nuevo obispo, mantener el funcionamiento de la diócesis, que materialmente, en efecto, depende ampliamente de las autoridades comunistas, es más importante que el apoyo a este grupo de laicos, que las autoridades consideran como opositores. Poco después de su toma posesión, el nuevo obispo despide a los redactores de Vitral. No tenían ningún derecho, ningún medio de defensa. De la noche a la mañana se encuentran privados de lo que se había convertido en el centro de su vida: organizar

cidentaux semblent garanties et évidentes étaient impossibles en dehors du palais épiscopal, impensables dans la réalité quotidienne du régime d'intolérance et de méfiance installé par Fidel Castro. De ce travail naît un mensuel : « Vitral », sous la protection courageuse de Son Eminence. Ce défi insolite au monopole absolu d'information et d'activité sociale du parti communiste de Cuba vaut à l'évêque la réprobation la plus vive des autorités et une montagne de difficultés. Mais ce fils de pauvres paysans, humble, patient, mais rusé quand il le faut, reste imperturbable dans sa protection de ces laïcs. Lors de mon arrivée à Cuba, Vitral, par son très haut niveau intellectuel et le courage de sa rédaction, était considéré le phare de la pensée chrétienne et civique de Cuba. Mes rencontres avec ces « vrais » chrétiens, les amis de Vitral et l'évêque de Pinar del Rio, nos échanges, leur hospitalité simple, une fête de Noël passée chez eux, comptent parmi les plus beaux moments de mon séjour à Cuba.

Mais vers la fin de mon séjour, les amis de Vitral avaient de la peine à cacher un souci. Que deviendraient-ils après le départ imminent de l'évêque qui avec ses 75 ans avait atteint l'âge de la retraite ?

Survient alors ce que les amis redoutaient tant. C'est le début « de la passion de Vitral ».

Pour le nouvel évêque, le maintien du fonctionnement du diocèse, qui matériellement, en effet, dépend largement des autorités communistes, est plus important que le soutien à ce groupe de laïcs, que les autorités considèrent des opposants. Peu après sa prise de fonction, le nouvel évêque limoge les rédacteurs de Vitral. Ils n'avaient aucun droit, aucun moyen de défense. Du jour au lendemain ils se trouvent privés de ce qui était devenu le centre de leur vie : organiser des activités

caritatives, une vie de citoyens dans l'esprit du christianisme, diffuser et partager les résultats de leur travail de réflexion.

J'étais fortement avec eux. Le soutien moral que je pouvais leur apporter par mes visites se réduisait à l'écoute, la compréhension. J'admirais leur hospitalité chaleureuse et la convivialité de nos rencontres au premier étage de cette maison simple, assis dans les chaises à bascule si typiques de Cuba. Mais brutalement ces chaises à bascule avaient adopté un tout autre langage. Au début de mes visites, aux temps glorieux de Vitral, ces chaises accompagnaient de leur mouvement léger et joyeux nos échanges, comme si elles voulaient teinter d'une gentille ironie la gravité des arguments de mes interlocuteurs. Après ce revirement et cette perte sans espoir, ces mêmes chaises à bascule semblaient absorber par leurs mouvements devenus plus brusques la colère et la frustration que mes amis ravalent avec une noblesse sans pareille en présence de leur visiteur.

Epilogue : Au terme de ma mission cubaine c'est avec grande tristesse que j'ai dû laisser ces amis dans leur désespoir. Je pensais : A Cuba, il y a Dieu mais il n'y ni droit ni justice. Un jour j'appris qu'ils avaient trouvé une autre manière de publier qui ne dépend pas de la possibilité d'imprimer. Ils ont créé un nouveau mensuel, entre réel et virtuel, qui existe uniquement à Cuba sous le nom de « Convivencia ». Le souffle du Saint-Esprit ?

actividades caritativas, una vida de ciudadanos en el espíritu del cristianismo, difundir y compartir los resultados de su trabajo de reflexión.

Me sentí muy vinculado a ellos. El apoyo moral que podía yo proporcionarles con mis visitas se resumía a la escucha, la comprensión. Admiraba su calurosa hospitalidad y la convivialidad de nuestros encuentros en el primer piso de esta morada simple, sentados sobre estas sillas basculantes, las mecedoras tan típicas de Cuba. Pero brutalmente, estas mecedoras habían adoptado otro lenguaje. Al comienzo de mis visitas, en los gloriosos tiempos de Vitral, estas mecedoras acompañaban a nuestros intercambios con su movimiento ligero y alegre, como si quisieran impregnar con una amable ironía la gravedad de los argumentos de nuestros interlocutores. Después de este cambio de dirección y esta pérdida sin esperanza alguna, estas mismas mecedoras parecían absorber con sus movimientos ahora más bruscos la rabia y la frustración que, con una nobleza sin igual, mis amigos no daban a ver en presencia de su visitante.

Epílogo: Al término de mi misión cubana, fue con gran tristeza que debí abandonar a estos amigos en su desesperación. Yo pensé: en Cuba hay Dios pero no hay ni derecho ni justicia. Un día, supe que habían encontrado otra manera de publicar que no requería de impresión. Han creado un nuevo mensual, entre real y virtual, que solo existe en Cuba con el nombre de « Convivencia ». ¿El soplo del Espíritu Santo?





"NADA TE TURBE,
NADA TE ESPANTE":

LES "DAMES EN BLANC"
ET LES HOMMES DE COURAGE

LAS "DAMAS DE BLANCO"
Y LOS HOMBRES VALIENTES

Quand je les ai vues s'approcher, le dimanche matin, vêtues de blanc, de l'église sur la Quinta Avenida de la capitale, une fleur à la main, un badge avec la photo de leur mari ou fils prisonnier politique agrafé à leur vêtement, c'est moins aux droits de l'homme que j'ai dû penser qu'à ces vers de Teresa de Avila : « Nada te turbe, nada te espante, .. » :

« Que rien ne te trouble.
Que rien ne t'épouvante.
Tout passe.
Dieu ne change point.
La patience tout obtient.
Qui a Dieu
Rien ne lui manque.
Dieu seul suffit. »

Cuando las vi acercarse, el domingo por la mañana, de blanco vestidas, a la iglesia de la Quinta Avenida de la capital, una flor en la mano, un distintivo con la foto de su marido o hijo preso político sujetado a su vestido, más que en los derechos humanos, yo pensé en estos versos de Teresa de Ávila:

« Nada te turbe.
Nada te espante.
Todo se pasa.
Dios no se muda.
La paciencia todo lo alcanza.
Quien a Dios tiene
Nada le falta.
Solo Dios basta. »



Parecían tan frágiles ante este régimen todopoderoso, que no solo había encerrado en sus mazmorras a sus seres queridos, sino que además, exhibía el mal gusto de enviar a furias militantes para insultarlas y enfrentarse a ellas en su marcha silenciosa hacia la misa del domingo.

Trescientos metros más allá de la iglesia, en una casa individual, residía el cronista de las violaciones de derechos humanos. Esta casa se parecía a una colmena. Un vaivén de gentes con aire muy cansado: las abejas de la sociedad civil que traían incansablemente miel amarga desde las « flores del mal » del sufrimiento impuesto a todos aquellos que se habían atrevido a expresar un desacuerdo con el « líder máximo ».

Elles paraissaient si fragiles face à ce régime tout-puissant qui non seulement avait mis dans ses geôles leurs bien-aimés, mais en plus, affichait le mauvais goût d'envoyer des furies militantes pour les affronter et les insulter dans leur marche silencieuse vers la messe du dimanche.

A une distance de seulement trois cent mètres de cette église, dans une maison individuelle, résidait le chroniqueur des violations des droits de l'homme. Cette maison ressemblait à une ruche. Un va-et-vient de gens à l'air souvent très fatigué : les abeilles de la société civile qui inlassablement apportaient le miel amer des « fleurs du mal » de la souffrance imposée à tous ceux qui avaient osé exprimer un désaccord avec le « leader máximo ».

A l'intérieur de cette maison, quand je passais pour y glaner des informations sur l'un ou l'autre cas, je me trouvais toujours en face d'une amabilité, d'une sobriété et quasi sérénité qui m'étonnaient. Personne ne se plaignait, personne n'exprimait de la haine. L'affairement autour de dossiers déprimants et tristes contrastait avec la chaleur de la rencontre et l'écoute apportée à tout visiteur.

Centre ville de La Havane, devant le bâtiment du tribunal de première instance. Un des prisonniers politiques, qui avait été relâché en liberté conditionnelle pour des raisons de santé, était convoqué par un juge. Il avait refusé un poste de travail humiliant que les autorités voulaient lui imposer malgré son état de santé. Il risquait d'être renvoyé en prison. Avec des collègues des ambassades européennes nous étions venus pour signaler au régime notre préoccupation et prêter de l'aide psychologique au convoqué. La tension était tangible.

J'admirais infiniment la contenance de cet homme, sa volonté de convaincre la juge de l'absurdité de la démarche administrative. La lecture du livre qu'il avait écrit après sa mise en liberté sur la situation en prison m'avait donné des frissons.

Epilogue : Ces occasions et les rencontres avec ces défenseurs des droits de l'homme que j'organisais une fois par mois dans ma maison me révélaient la force spirituelle de ces victimes. L'insupportable semblait leur avoir donné une force surhumaine jusqu'à un point où, à travers leur souffrance, leur isolement, la misère et la maladie subis, ils avaient gagné une dignité, un lieu intérieur où plus rien ne semblait pouvoir les effrayer: « Nada te turbe, nada te espante... » (Que rien ne te trouble, que rien ne t'effraie)

En el interior de esta casa, cuando andaba yo rebuscando información sobre uno u otro caso, me encontraba siempre ante una amabilidad, ante una sobriedad y casi serenidad que me sorprendían. Nadie se quejaba, nadie expresaba odio. La faena en torno a expedientes deprimentes y tristes contrastaba con el calor del encuentro y la escucha reservada a todo visitante.

Centro de La Habana, ante el tribunal de primera instancia. Uno de los presos políticos que había sido puesto en libertad condicional por razones de salud era convocado por un juez. Se había negado a ocupar un puesto de trabajo humillante que las autoridades querían imponerle a pesar de su estado de salud. Corría el riesgo de volver a la cárcel. Con otros colegas de las embajadas europeas vinimos a mostrar al régimen nuestra preocupación y aportar apoyo psicológico al convocado. La tensión era palpable.

Yo admiraba infinitamente la serenidad de este hombre, su voluntad de convencer a la jueza de lo absurdo de la gestión administrativa. La lectura del libro que él había escrito tras su puesta en libertad acerca de la situación en la cárcel me dió escalofríos.

Epílogo : Estas ocasiones y los encuentros con estos defensores de derechos humanos que yo organizaba una vez al mes en mi casa me revelaban la fuerza de espíritu de estas víctimas. Lo insoportable parecía haberles conferido una fuerza sobrehumana hasta el punto de que, mediante su sufrimiento, su aislamiento, la miseria y la enfermedad sufridos, habían ganado una dignidad, un lugar interior en el que ya nada parecía poderles amilanar: « Nada te turbe, nada te espante... »





DES CREATIONS
ARTISTIQUES
EXTRAORDINAIRES,
QUATRE SOUVENIRS.

CREACIONES
ARTISTICAS
EXTRAORDINARIAS,
CUATRO RECUERDOS.

Un HLM de Pinar del Río, chef-lieu de la province occidentale de Cuba. Un petit appartement, un père de famille peintre, sa femme, sa fille mongoloïde. Des amis nous avaient proposé d'aller voir cet artiste marginalisé. Sans soutien du corps professionnel des artistes, sans possibilité d'exposer, il dédie son énergie à transmettre sa passion de la lithographie à sa fille mongoloïde de 14 ans et à d'autres jeunes dans la même situation. Et quelle source n'a-t-il pas découverte là ! Nous nous trouvons devant des productions tout-à-fait surprenantes, témoignant de l'âme si riche de cette jeune et de son potentiel artistique.

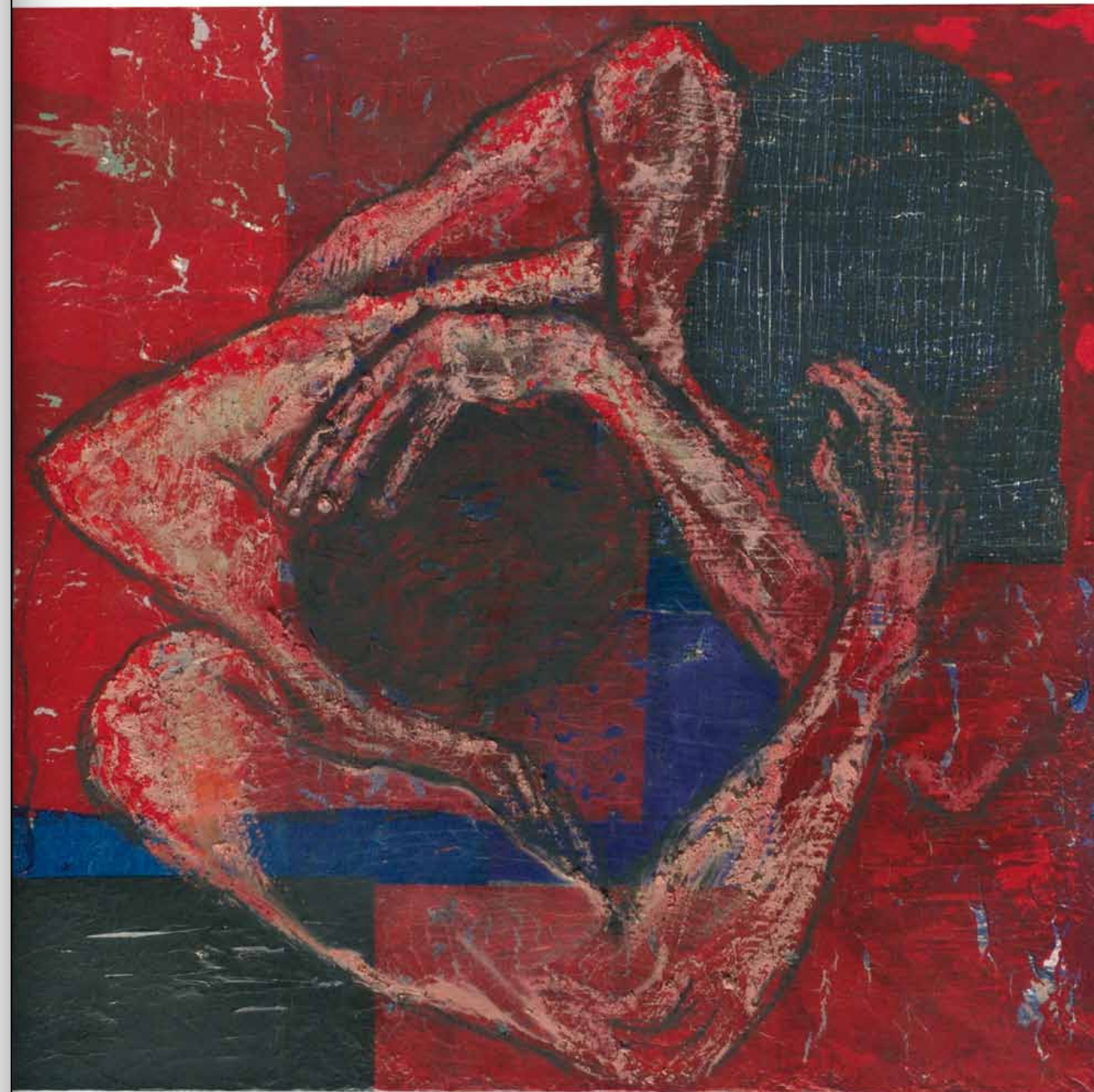
Une lithographie m'est devenue chère car elle me semblait refléter au plus juste ce que vivait cette jeune fille: c'est le portrait d'une dame qui invite au silence: doigt sur la bouche qui se ferme, âme qui s'ouvre au monde à travers un silence qui écoute. L'émotion que je ressens quand ils m'offrent cet œuvre en cadeau.

Une villa des années vingt à Vedado, ancien quartier de la haute bourgeoisie havanaise. Un appartement atelier. Un peintre marginalisé lui aussi. Le choix de la bohème : échapper à la réalité sans espoir imposée par le régime en se lançant dans une frénésie créative où on peint et on organise des fêtes en tournant des films avec des invités. Et puis, l'autre extrême : hutte en bois dans un faubourg misérable qui frôle les favelas de Rio de Janeiro. Dans cette « maison » vit un ex-prisonnier politique avec sa femme. Ils sont complètement isolés. Il peint pour sublimer le vécu des prisons. Ses tableaux sont un cri de souffrance et de violence.

Una vivienda social de Pinar del Río, capital de la provincia occidental de Cuba. Un pequeño apartamento, un padre de familia pintor, su mujer, su hija mongoloide. Unos amigos nos habían propuesto ir a ver a este artista marginado. Sin el apoyo del cuerpo profesional de artistas, sin posibilidad de exponer, él dedica su energía a transmitir su pasión de la litografía a su hija mongoloide de 14 años y a otros jóvenes en la misma situación. ¡Y qué fuente descubrió con esto! Nos encontramos ante producciones absolutamente sorprendentes, testigos de la gran riqueza de alma de esta joven y de su potencial artístico.

Me encariné con una litografía porque se parece reflejar a la imagen de la propia situación de esta joven: es el retrato de una señora que invita al silencio: dedo sobre la boca que se cierra, alma que se abre al mundo a través de un silencio que escucha. La emoción que me embarga cuando me regalan esta obra.

Un chalet de los años veinte en Vedado, antiguo barrio de la alta burguesía habana. Un apartamento taller. Un pintor también marginado. La opción de la bohemia: escapar a la desesperada realidad impuesta por el régimen lanzándose en un frenesí creativo en el que se pinta y se organizan fiestas rodando películas con invitados. Y luego, el otro extremo: choza de madera en un miserable suburbio asemejándose a las favelas de Rio de Janeiro. En esta « casa » vive un ex preso político con su esposa. Están completamente aislados. Él pinta para sublimar lo que ha vivido en las cárceles. Sus cuadros son un grito de sufrimiento y de violencia.





Y muy lejos de aquello: la antigua casa burguesa en una ciudad de provincia donde un pintor crea obras llenas de una ironía y de una crítica sustanciales. Tomo nota de sus cuadros que muestran sillas, en contextos surrealistas, todas a punto de bascular. Es posible apuntar de una manera mas sutil sobre una situación social insostenible, sobre el realismo mágico impuesto por este político mágico que sin duda es Fidel Castro?

Y más todavía: el jardín de un amigo escultor: En este jardín, en medio de una vegetación salvaje de bananeros, ha colocado un busto monumental de mármol blanco. Es el « Che », pero sin vestido de partidario, sino desnudo como el David de Miguel Ángel en Florencia.

Y he ahí, en este bonito jardín, el ídolo de la revolución cubana « bananizado ». El arte exiliado que se convierte por su lugar de exilio en una especie de meta-arte.

Epílogo: Estamos profundamente agradecidos a estos artistas por habernos abierto su casa-taller (jardines), por la acogida tan calurosa que nos ofrecieron y por los encuentros con una creación artística en circunstancias que no se pueden calificar sino de extremas. Su arte que transformaba una penosa realidad, a veces insoportable y su amistad que tan simplemente nos proponían.

Et bien loin de cela : L'ancienne maison bourgeoise dans une ville de province où un peintre crée ses œuvres pleines d'une ironie et d'une critique existentielles. Ses tableaux montrant des chaises, dans des contextes surréalistes, toutes sur le point de basculer, m'ont profondément marqué . Peut-on mettre de manière plus subtile le doigt sur une situation sociale intenable, sur le réalisme magique imposé par ce magicien politique qu'est sans doute Fidel Castro ?

Et encore : le jardin d'un ami sculpteur. Dans ce jardin, au milieu d'une végétation sauvage de bananiers, il a posé un buste monumental en marbre blanc. C'est le « Che », non pas vêtu de partisan, mais nu comme le David de Michel-Ange à Florence.

Et voilà, dans ce beau jardin, l'idole de la révolution cubaine « bananisée ». L'art exilé qui devient par son lieu d'exil une sorte de méta-art.

Epilogue : Nous sommes profondément reconnaissants à ces amis artistes de nous avoir ouvert leur maison-atelier (jardins), de l'accueil si chaleureux qu'ils nous ont offert et des rencontres avec une création artistique dans des circonstances qu'on ne peut que qualifier d'extrêmes. Leur art qui transformait une réalité pénible, parfois insupportable, et leur amitié qu'ils nous proposaient si simplement.



HOMO HOMINIS LUPUS.

LE CREATEUR DES RUINES
VIVANTES DE LA HAVANE

EL CREADOR DE LAS RUINAS
VIVIENTES DE LA HABANA

Une salle de spectacle, l'intérieur d'un théâtre fermé depuis des décennies et abandonné. Le toit au-dessus de la scène s'était effondré, de sorte que le théâtre s'est ouvert au spectacle du ciel. Lieu qui, bien qu'abandonné, n'est pas sans vie. Il y vit un homme. On a peine à le croire : il habite une ancienne maison d'opéra où jadis a chanté Caruso. Ce monsieur s'est installé dans ce qui reste du théâtre parce que sa maison à La Havane s'est écroulée. Il passe son temps à élever des colombes. Par moments, on peut voir les colombes s'envoler de la salle de spectacle vers le ciel.

Scène d'un film qu'on peut croire surréaliste. Mais ce film, réalisé par un cinéaste allemand en 2005, se veut documentaire : il présente une réalité que tout le monde peut voir mais que beaucoup de visiteurs refusent d'apercevoir. En effet, tous les mois, un ou plusieurs bâtiments du vaste ensemble urbain de La Havane s'écroulent, faute d'entretien. Le gouvernement envoie des milliers de coopérants dans les pays africains et latino-américains et laisse tomber en ruine une ville classée au patrimoine culturel mondial par l'UNESCO.

Pire que cela : durant de longues années les autorités ont refusé aux habitants le matériel pour réparer eux-mêmes leur appartement. Ce sont donc des ruines habitées. Habité est un grand mot, quand on veut bien voir la réalité de ces logements. J'ai eu la triste occasion de voir au quotidien la vie de mes voisins.

A côté de la maison dans laquelle j'habitais en tant que diplomate vivaient, dans une ancienne villa de la même taille que la mienne, 7 familles avec au total 25 personnes. Le toit avait des trous, la pluie rentrait, les égouts étaient complètement surchargés souvent engorgés avec les odeurs qui en découlent.

Una sala de espectáculo, el interior de un teatro cerrado desde decenios y abandonado. El techado del escenario se había derrumbado, de manera que el teatro se ha abierto al espectáculo del cielo. Lugar que, aunque abandonado, no es sin vida. Un hombre vive allí. Es difícil creerlo: vive en una antigua casa de ópera donde antes cantó Caruso. Este señor se ha instalado en lo que queda del teatro porque su casa en La Habana se ha desplomado. Pasa su tiempo a criar palomas. Por momentos, se puede ver las palomas salir volando de la sala de espectáculos hacia el cielo.

Escena de una película que se creería surrealista. Pero esta película, realizada por un cineasta alemán en 2005, se pretende documental: presenta una realidad que todo el mundo puede ver pero que muchos visitantes se niegan a percibir. En efecto, todos los meses, uno o varios edificios del vasto conjunto urbano de La Habana se derrumban por falta de mantenimiento. El gobierno envía miles de cooperantes a los países africanos y latinoamericanos y deja caer en ruinas una ciudad clasificada como patrimonio cultural mundial por la UNESCO.

Peor que eso: durante largos años, las autoridades han negado a los habitantes el material para que reparen ellos mismos su apartamento. Se trata, pues, de ruinas habitadas. Habitadas es una gran palabra cuando se quiere de verdad ver la realidad de estos alojamientos. He tenido la triste ocasión de ver cada día la vida de mis vecinos.

Al lado de la casa en la que vivía yo como diplomático vivían en un antiguo chalet del mismo tamaño que el mío 7 familias con un total de 25 personas. El techo tenía agujeros, la lluvia entraba, las cloacas estaban





completamente sobrecargadas, a menudo atascadas, con los olores que se desprenden.

La interminable lucha de estos vecinos, esta situación tan injusta, me comprimían el corazón, tanto más cuanto que entre ellos una pareja y sus dos hijos se hicieron buenos amigos míos. No eran los únicos. La mayoría de mis conocidos cubanos vivían en condiciones similares.

En este contexto, la frase pronunciada por un protagonista de la película documental mencionada más arriba me persigue: Fidel Castro habría dejado caer La Habana en ruinas conscientemente, La Havana, antigua perla del Caribe, ciudad emblemática de una vida mundana y a menudo decadente de los años 50. Lo absurdo de esta película revela una obra de arte monumental: una ciudad en ruinas habitada por hombres arruinados.

Epílogo: Durante mi estancia en La Habana, a menudo me preguntaba por qué. Por qué ellos, que tenían la misma educación y cultura que nosotros Europeos y las mismas aspiraciones, se veían condenados a sufrir una miseria que no parecía tener salida. Evidentemente, se puede discutir de los méritos de la revolución cubana. Pero lo que revela esta película y que yo he visto todos los días ha hecho brotar en mí la siguiente pregunta: ¿tiene un hombre el derecho de imponer cueste lo que cueste sus prioridades políticas haciendo vivir a todo un pueblo ruina(s) y desesperación? « Homo hominis lupus », como decían los Romanos.

La lutte interminable de ces voisins, cette situation si injuste me serrait le cœur, d'autant plus que parmi eux un couple et ses deux enfants sont devenus de bons amis. Ils n'étaient pas les seuls. La majorité des mes connaissances cubaines vivait dans des conditions similaires.

Dans ce contexte, la phrase prononcée par un protagoniste du film documentaire mentionné plus haut ne me quitte pas : Fidel Castro aurait laissé sciemment tomber en ruines La Havane, ancienne perle des Caraïbes, ville emblématique d'une vie mondaine et souvent décadente des années 50. L'absurdité de ce film dévoile une œuvre d'art monumentale : une ville en ruines habitée par des hommes ruinés.

Épilogue: Pendant mon séjour à La Havane, je me demandais souvent pourquoi. Pourquoi eux, qui avaient la même éducation et culture que nous Européens et les mêmes aspirations, se voyaient condamnés à subir une misère qui paraissait sans issue. Bien sûr, on peut discuter des mérites de la révolution cubaine. Mais ce que relève ce film et que j'ai vu tous les jours a fait émerger en moi la question suivante : un homme a-t-il le droit d'imposer coûte que coûte ses priorités politiques en faisant vivre à tout un peuple ruine(s) et désespoir ? « Homo hominis lupus », comme disaient les Romains.

